

AY CARMELA



**De José Sanchis
Sinisterra
Cie Afag Théâtre**

**avec Virginie Rodriguez et Serge Balu
mise en scène : Jean-Baptiste Guintrand
lumières : Marie-Jeanne Assayag
Traduction : Ángeles Muñoz**

Ay Carmela

De José Sanchis Sinisterra

par la cie Afag Théâtre

Avec

Virginie Rodriguez

et Serge Balu

Mise en scène

Jean-Baptiste Guintrand

La Pièce

Théâtre de Belchite en Aragon durant la guerre civile espagnole, mars 1938.

Un homme est seul au plateau, négligé, il boit, parle seul, se dit pour lui des bribes de poèmes, s'interrompt, boit de nouveau.

Un léger bruit derrière, une ampoule qui s'allume et une jeune femme, Carmela, sa compagne, son amour, sa partenaire de jeu, entre le plus naturellement du monde, côté cour... Carmela, tombée quelques jours plus tôt, sur cette même scène de théâtre, sous les balles franquistes.

Ce n'est pas une revenante non, pas vraiment un fantôme, c'est Carmela, presque en vraie, avec sa voix, ses gestes, son rire, ses colères qui, par un drôle d'aiguillage pourrait de temps à autre revenir là où elle est partie, sur cette scène de théâtre d'Aragon où Paulino, son compagnon, boit, parle seul, se dit des bribes de poèmes...

Carlos Sanchis Sinisterra nous fait voyager dans deux temps distincts, celui de la narration où le vivant et la morte se parlent, se disputent, se consolent, tremblent de ne plus se comprendre, et le temps de l'histoire.

Cette histoire se rejoue pour nous au cours de la représentation...

Un couple de comédien, Paulino et Carmela, artistes modestes de variété, avec leurs trois malles d'accessoires et de costumes, se produisent là où ils peuvent, de village en village, du côté républicain. Leur spectacle est simple, sans prétention, avec de la danse, du chant, de la magie. Mais un soir, pris dans le brouillard, ils passent sans le savoir la ligne de front et se retrouvent coté nationaliste. Pour sauver leur peau et ne pas passer pour des espions, ils sont amenés à se produire dans le théâtre municipal de Belchite devant un parterre de soldats espagnols



franquistes, des membres de la légion étrangère, des volontaires fascistes italiens et des nazis allemands. On attend même l'élite du mouvement nationaliste : les généraux Yagüe et Franco... Leurs numéros sont adaptés à la va-vite pour coller à ce public nouveau pour eux, mais lors des dernières répétitions, peu avant l'entrée du public, ils apprennent qu'outre les franquistes et leurs alliés, des prisonniers républicains issus des brigades internationales vont être amenés de force dans la salle pour assister au spectacle : avec ironie c'est un dernier petit « plaisir » qu'on leur accorde avant de les exécuter le lendemain matin. Si Paulino, reste préoccupé par sa prestation (« on est des artistes, nous, on ne fait pas de politique... »), Carmela, elle, est profondément troublée par la présence de ces jeunes volontaires étrangers qui vont à la mort. Il faut dire que le « clou » de leur spectacle est une scène où le drapeau républicain pour lequel les jeunes prisonniers se sont battus devra être délibérément ridiculisé, et insulté. Arrivée à cette scène ultime, prise par un sentiment extrêmement puissant qui la dépasse, Carmela se saisit du drapeau, et, telle une effigie républicaine, en chœur avec les brigadistes du public, chante à pleine voix le chant partisan « Ay Carmela » et tombe sous les balles... Les jours passent, Paulino, négligé, reste, comme échoué, dans ce théâtre vide.

Il boit, parle seul, se dit des poèmes.

Mais un jour, un léger bruit se fait entendre derrière, une lumière vacille, et, côté cour, une jeune femme entre le plus naturellement du monde...

C'est une pièce sur...

C'est une pièce sur le théâtre, pas celui des capitales, mais le théâtre des pauvres, itinérant, chaleureux, maladroit, où on doit se tailler vite fait un costume dans de vieux rideaux, où le phonographe tombe en panne un soir sur deux, mais où, quand le rideau s'ouvre, le monde bascule comme sur les plus grandes scènes... On est avec ces deux comédiens Paulino et Carmela, on les voit répéter dans la précipitation, on ressent le même trac qu'eux quand le public entre dans la salle, dangereux comme tout public, mais qui en plus, là, est armé...

C'est aussi une histoire d'amour, simple et émouvante, deux qui s'aiment, se perdent, croient pouvoir se retrouver, y parviennent presque, s'effleurent, puis, sans savoir pourquoi, s'éloignent malgré eux, se parlent de plus loin, s'écoutent sans plus se comprendre, dans deux mondes distincts... Comme si, plus encore que la vie et la mort, ce qui les séparait était un moment du passé où, sur une scène de théâtre, l'un a choisi de survivre quitte à



se renier quand l'autre, elle, a choisi d'être pleinement, quitte à en mourir.

C'est une pièce sur l'histoire bien sûr, Sinisterra très habilement, nous emmène dans cette période trouble faite de peur et de confusion, où le brouillard peut nous faire passer d'un camp à l'autre, où la paranoïa règne, où l'ami d'hier peut être le bourreau de demain, où l'on doit chuchoter, choisir ses mots, ne se laisser aller en rien...

C'est une pièce politique enfin, non pas que Sinisterra ait voulu ouvertement faire l'apologie des brigades internationales mais parce que cette histoire et son contexte historique nous disent que le théâtre, qu'un geste de théâtre comme celui de se saisir d'un drapeau et de chanter un chant, peut être aussi courageux, dynamique et efficace qu'un discours ou qu'une arme.



L'auteur

Né en 1940 à Valence, José Sanchis Sinisterra, metteur en scène, professeur à l'Institut de Teatro de Barcelone, fondateur du Teatro Fronterizo et de la Sala Beckett, est sans aucun doute le dramaturge contemporain espagnol le plus fertile. Ay Carmela écrite en 1987 est la pièce qui le fait réellement connaître à l'étranger (avec notamment l'adaptation cinématographique qu'en a fait Carlos Saura), elle met en relief son réalisme fantastique hérité de la tradition espagnole mais ici mâtinée et, sans-doute, tempérée d'un détachement très beckettien résonnant lui-même d'échos kafkaïen... Sinisterra joue avec habileté des contrastes : tension tragique, goût du burlesque, humour qui flirte avec l'absurde... Une identité complexe qui se traduit scéniquement avec une étonnante simplicité.



La compagnie

Les individus bizarres qui peuplent cette compagnie portent un concept dramaturgique fort : faisons-le mais... l'air de rien...

Ils montent d'abord l'Epidémie, d'Octave Mirbeau. La pièce relate un conseil municipal aux prises avec une affaire de viandes contaminées, et ils tentent de la jouer dans les salles même des conseils municipaux. Par un phénomène inexplicable, les municipalités, en pleine crise de la vache folle, se montrent frileuses...

Ils rebondissent avec leur première création originale : Le Monde n'est pas un Magasin de Pièces Détachées, de Grégory Bron, ou l'histoire passionnante de deux types qui ne font rien, et qui finissent par être un peu gênés avec tous ces gens qui les regardent...

On ne sait pas trop pourquoi mais ça leur ouvre quelques portes qu'ils enfoncent gaillardement, capes au dos, épées au poing, avec La Botte Secrète de Dom Juan, D'Artagnan Hors La Loi et L'Histoire des Trois Mousquetaires racontée à deux et en une demi-heure, les premiers en salle, le second en rue et dans de prestigieux monuments, le Panthéon, le château de Vincennes... C'est un propos engagé, incisif qui est donné à entendre où il est question du statut des

femmes, de la remise en cause des structures communes de pensée, de la désobéissance civile, etc....

Ce qui pourrait rendre compte au mieux d'une identité de compagnie serait, peut-être, ce double mouvement : créer des formes scéniques énergiques, précises, burlesques, vivantes, physiques, enjouées, au service d'un propos engagé, incisif, en prise réelle avec les tensions civiles contemporaines, et c'est, sans-doute, ce qui, naturellement, nous a amené vers l'œuvre de Sinisterra.

Après de brillants et épuisants festivals Avignon Off 2008, 2009, 2012 (et très bientôt 2013) et Aurillac Off 2008 et 2009, 2011, l'Afag-Théâtre est toujours là, prête à en découdre...

Cie Afag Théâtre
www.afagtheatre.org
contact administratif
Laure Pique
06 95 72 30 16
afagtheatre@gmail.com

Les Comédiens

Virginie Rodriguez

Certes, comédienne rayonnante, elle a joué Tchekov, Vinaver, Belbel ou Bron. Certes, conteuse émérite, on l'a vue se produire – de son vivant – sous la coupole du Panthéon. Certes son indéniable atavisme ibérique nous fait survoler l'Andalousie, la Galice et la Catalogne dès les premières notes chantées, l'Estrémadure et la Castille au premier pas de danse. Mais c'est ailleurs, dans les hôpitaux où elle conte, avec les familles des sans-papiers qu'elle aide, ou, plus loin, au Mali où elle alphabétise, au Burkina-Faso où elle mène des ateliers, que l'on a pu, au mieux, se rendre compte que cette jolie brune ne pouvait, qu'un jour ou l'autre, devenir Carmela...

Serge Balu

Certes, durant des années avec la compagnie Jolie-Môme, ce révolté a dressé des Barricades d'après Adamov, levé la Crosse en l'air avec Prévert ou refusé de payer avec Dario Fo. Certes cet artiste multiscène, acteur, chanteur, musicien, conteur, marionnettiste n'aime rien moins que le théâtre, le vrai, celui des compagnies, les vraies, où il faut charger, décharger, bricoler, s'adapter, discuter et puis à la toute fin seulement entrer dans la lumière pour donner de la joie ou de la rage... Mais c'est dans la fatigue d'un festival, au détour hasardeux d'une conversation de fin de nuit, que Virginie Rodriguez a, enfin, reconnu en lui le Paulino que sa

Conditions techniques

Nous avons conçu la mise en scène de telle sorte que cette pièce, qui parle de théâtre itinérant, de théâtre de pauvres, puisse se jouer partout (ou presque)... Bien-sûr des lumières élaborées, du son de qualité et un espace bien ordonné ne compromettront pas trop l'esprit de simplicité qui est le nôtre.

Une fiche technique vous sera donc fournie sur simple demande.